

Ce geste enfantin et machinal remua le jeune prêtre jusqu'au fond des entrailles.

Il souleva Marie-Blanche et l'embrassa longuement, puis relevant la tête et fixant ses yeux sur Henriette, il dit :

— Oui, au nom de ta fille, je pardonnerai....

— Le pardon n'est pas l'oubli.... s'écria Mme Rollin.

— J'oublierai.... ajouta-t-il.

La figure d'Henriette s'illumina, tandis qu'une immense joie remplissait son cœur.

La paix était faite.

A quelques jours de là Gilbert vint voir son cousin par alliance et, cédant aux instances de sa femme, il se montra d'une correction parfaite dans l'expression de ses regrets et de ses promesses.

Désormais rien n'empêchait plus les deux hommes d'entretenir, comme par le passé, des relations sinon cordiales, du moins courtoises. Henriette aurait vivement désiré que Raymond Schloss, revenant sur sa détermination primitive, consentît à retourner en Lorraine et à prendre la direction des domaines de Fenestranges.

L'ancien garde général fut inébranlable.

Il voulait ne plus quitter Paris et rester sans cesse auprès de l'abbé d'Areynes, ce à quoi celui-ci l'encourageait très fort.

Pierre Renaud, prévenu par Raymond de la convalescence du vicaire de Saint-Ambroise, avait quitté les Vosges pour venir embrasser le neveu bien-aimé de son cher et regretté maître, et il ne retournerait en Lorraine que lorsque le blessé serait complètement guéri.

Voilà nos lecteurs au courant de la situation de quelques-uns de nos principaux personnages six mois après la fin des dernières et effroyables convulsions de Paris.

En se rappelant le passé au cours de sa longue et cruelle maladie, le vicaire de Saint-Ambroise devait forcément penser à Jeanne Rivat qu'il avait arrachée du milieu des flammes de sa maison incendiée, et confiée aux marins du capitaine de Kernoël pour être transportée à l'ambulance de la rue Servan.

Mais que pouvait-il faire en ce moment pour la pauvre femme ?

Les deux médecins lui défendaient absolument toute préoccupation.

Il n'avait d'autre parti à prendre que celui d'obéir de son mieux et de patienter.

— Du reste, si Jeanne Rivat était vivante, se disait-il, elle serait très facile à retrouver.

Lorsque l'ancien chirurgien-major et le docteur Pertuiset lui permirent de s'occuper moralement de ses affaires et de recevoir, le nombre des visiteurs fut considérable.

Parmi les plus empressés se trouvèrent le comte de Kernoël, sa femme et leur fils Lucien.

Le jour où ils se présentèrent, Henriette était chez son cousin avec la petite Marie-Blanche et sa nourrice.

Mme de Kernoël fut vivement impressionnée par la beauté et la grâce de la jeune femme, par sa façon de comprendre les devoirs de la famille, et surtout par l'amour maternel dont elle enveloppait son enfant.

La commune sympathie des deux femmes devint vite de l'amitié, et quelques jours après leur première rencontre Raoul obtenait, sans la moindre peine, que le comte et la comtesse tiendraient sur les fonts baptismaux la fille d'Henriette.

* *

La paroisse Saint-Ambroise était en fête.

Au dehors des voitures de maîtres, aux attelages corrects, aux panneaux armoriés, s'échelonnaient en files pressées jusqu'au milieu de la rue à laquelle la paroisse a donné son nom.

Les cochers et les valets de pied s'enveloppaient frileusement dans leurs fourrures.

On était au mois de novembre, et l'automne de 1871 semblait présager un hiver rigoureux, semblable à celui de l'année terrible.

De ces équipages, tandis qu'ils faisaient halte devant le porche, descendaient des hommes aux allures aristocratiques, des femmes élégantes, de beaux enfants, qui se hâtaient d'aller prendre place dans la nef.

Une foule compacte encombrait la place, foule curieuse et respectueuse, étonnée de ce déploiement de luxe dans un quartier simple et travailleur.

Malgré le froid, le temps était beau et le soleil brillait dans un ciel sans nuages.

Les cloches de l'église sonnaient à toute volée avec des rythmes joyeux.

A l'intérieur les murailles disparaissaient sous les tentures comme aux jours de grande fête.

Le maître-autel resplendissait, illuminé par les feux de cierges innombrables.

Les orgues jetaient leurs notes graves et solennelles sur la foule émue et recueillie qui remplissait la nef et les chapelles latérales.

Sous l'abside, à droite et à gauche du maître-autel, les stalles de chêne sculpté étaient occupées par des prêtres.

A droite, au centre des stalles, siégeait sous un dais de pourpre et d'or l'archevêque de Paris, le successeur du noble martyr de la Roquette.

Sur les premiers bancs de la nef, des soldats de toutes armes et de tous grades, puis des délégations des sociétés de secours aux blessés en temps de guerre, puis les représentants des plus grands noms de France mêlés aux modestes paroissiens du quartier Saint-Ambroise.

Enfin, sur les derniers bancs et dans les bas-côtés, des hommes et des femmes du peuple, des ouvriers en costume de travail.

L'espace compris entre le chœur et les premiers bancs de la nef avait été meublé de chaises.

On y voyait Henriette Rollin et son mari, le comte Edmond de Kernoël, capitaine d'infanterie de marine, sa femme et son fils, M. et Mme Leblond, le docteur Pertuiset, la vieille Madeleine, Raymond Schloss et Pierre Renaud.

A côté d'Henriette en grand deuil se tenait une nourrice également en deuil, portant dans ses bras une enfant de quelques mois, vêtue de blanc et enveloppée dans une pelisse blanche garnie de dentelles.

Pourquoi cette foule, pourquoi cette pompe, dans une église placée au centre d'un quartier populaire ?

Pourquoi l'archevêque de Paris ? Pourquoi ces généraux, ces officiers, ces soldats, mêlés au clergé de toutes les paroisses de la grande ville ?

Quelle fête célébraient-ils ? Dans quelle commune pensée s'unissaient ces représentants de l'armée, de la noblesse, de la bourgeoisie et du peuple ?...

Dans une pensée d'admiration pour un homme de bien, dans un élan de gratitude pour la Providence qui avait conservé quasi miraculeusement cet homme....

C'est que l'abbé Raoul d'Areynes, qui s'était montré sublime de dévouement et de charité dans les hôpitaux de Versailles, et que le quartier Popincourt aimait comme un bienfaiteur et vénérât comme un saint, allait offrir à Dieu une messe solennelle d'actions de grâces à l'occasion de son retour à la vie et à la santé.

Après l'office divin, le vicaire de Saint-Ambroise devait administrer dans la chapelle de la Vierge, le sacrement du baptême à la petite Marie-Blanche, l'enfant volée à Jeanne Rivat et dont Henriette se croyait la mère.

Le capitaine de Kernoël et sa femme allaient tenir la petite fille sur les fonts baptismaux.

Dix heures sonnaient.

Le suisse de l'église apparut, portant sa hallebarde, dont à chaque pas il frappait les dalles.

Derrière lui venait l'abbé d'Areynes, suivi d'un diacre, d'un sous-diacre, et d'enfants de chœur.

Son visage pâle conservait l'empreinte des souffrances subies.

Faible encore, il marchait lentement.

Il alla s'agenouiller devant le maître-autel et fit une courte prière, puis, se relevant, il se tourna vers la nef, les mains jointes, et s'inclina devant l'archevêque et devant l'assemblée des fidèles.

Les orgues jetèrent alors sous les voûtes de l'église les notes du *Gloria in excelsis* et Raoul commença la célébration du saint-sacrifice.

Quelques instants après la messe, le vicaire de Saint-Ambroise se rendit à la chapelle de la Vierge où il fit couler l'eau du baptême sur le front de la petite Marie-Blanche.

En rentrant à la sacristie il y trouva l'archevêque de Paris qui l'attendait et qui lui dit :

— Mon enfant, je suis chargé par le gouvernement de remplir auprès de vous une mission qui me comble de joie. Par ma voix le gouvernement vous témoigne son admiration pour votre conduite dans les hôpitaux de Versailles, par ma voix il vous remercie d'avoir été pour beaucoup dans la fondation de cette œuvre impérissable, qui se nomme aujourd'hui la Société des femmes de France pour venir en aide aux blessés en temps de guerre et, comme témoignage de reconnaissance, il vous envoie la croix de chevalier de la Légion d'honneur, que je suis bien heureux d'attacher sur votre poitrine....

Et, joignant l'action aux paroles, le prélat ouvrait un petit écrin et épinglait le ruban rouge de la croix à la soutane du vicaire.

— Et maintenant, l'accolade, ajouta-t-il en souriant.

Il embrassa Raoul qui, suffoqué par l'émotion, s'agenouilla devant lui en murmurant :

— Bénissez-moi, mon père !

L'archevêque étendit ses deux mains sur la tête du vicaire et dit :

— Au nom du Dieu de justice et bonté, je vous bénis, mon fils !

Raoul se releva, le visage inondé de larmes, l'émotion le suffoquait.

A suivre